

Séminaire d'hiver à Paris, 25 et 26 janvier 2020

Qu'est-ce que pour vous la fin de la cure, à se fier à Freud et à Lacan ?

Le dimanche 26 janvier : table ronde sur la résolution du transfert animée par Claude Landman, avec Charles Melman, Étienne Oldenhove, Anne Joos, Françoise Gorog. (Patrick Guyomard n'ayant pu être présent)

Ch. Melman — Nous n'allons pas continuer à respecter certains silences. À l'âge qui est aujourd'hui le nôtre... je parle du mien bien sûr ! nous pouvons quand même ouvrir les yeux sur ceci que nous voyons très vite dans nos sociétés et même entre sociétés : la cure peut avoir des effets très différents. Laissons le « pas d'effets du tout » qui nous intéresse moins.

Mais par exemple, quand je suis arrivé dans le milieu, j'ai été frappé par ceci. Chez un certain nombre de collègues, par ailleurs sûrement « très bien », la cure avait essentiellement pour effet de permettre une libération des symptômes, non pas de les traiter, de s'en soulager, de s'en débarrasser, mais... désormais, au lieu de passer mon temps à me fatiguer à les refouler... j'avais le droit ! Si j'étais hystérique, vous alliez le savoir, avec les *coming out* divers. On ne peut pas dire que ce soit rien. C'est assurément un effet de la cure que de pouvoir ainsi s'autoriser de ses symptômes.

Il y avait d'autres collègues chez qui la cure avait un drôle d'effet. Ils parlaient depuis un endroit étrange, inhabituel, détachés de ce qu'avait pu être leur fantasme originaire, et ils semblaient exercer un esprit spéculatif, analytique hors des contingences névrotiques et transférentielles. On pouvait se demander si cette mutation était à retenir comme étant l'effet de la cure. Cette mutation...

Si vous reprenez par exemple les lettres de Freud, vous avez une question. D'où est-ce qu'il écrit, ce type ? Il n'écrit pas de la place ordinaire, de la place commune. D'où est-ce qu'il écrit ? Est-ce que c'est depuis sa névrose ? Est-ce que c'est son amour des lettres ? La haine du prochain, qui est quand même au fondement de nos relations sociales ? D'où est-ce qu'il parle ? Ce qui frappe, ce qui séduit, c'est qu'il parle d'un endroit parfaitement original et insoupçonné. Il

n'y a pas d'équivalent à ce qu'étaient les lettres écrites par Freud. Il paraît qu'il y en a cinquante mille, ce qui a certainement une signification particulière.

Et puis il y avait dans la vie des sociétés ce qui existe toujours : les modalités de la relation transférentielle à l'auteur de l'enseignement auquel se réfère la communauté considérée, ou à celui qu'on appellera le *leader* du groupe. Ces modalités, qui connaissent toutes les étapes propres à la relation transférentielle, qui divisent le groupe en un certain nombre de secteurs, ont un effet pratique, ça peut encourager le travail – et ça peut aussi l'inhiber, le contrarier, le nier. Et dans ce cas-là, vous avez le sentiment net qu'il y a un problème transférentiel majeur qui reste accolé à la cure psychanalytique et qui n'est toujours pas résolu.

Je raconte souvent – parce que je ne suis pas sûr qu'il y ait parmi vous des survivants de cette épopée qui aurait voulu être héroïque et qui était plutôt déprimante – que lorsqu'en octobre 67 Lacan a réuni l'École freudienne pour faire sa « Proposition sur la passe » pour évaluer le moyen de franchir une fois pour toutes ce mode névrotique de notre aliénation à l'Autre, de souffrance de jouissance, lorsque Lacan est venu proposer son affaire – cela se passait dans les caves de Sainte-Anne, parce que la chapelle était en réfection et nous étions privés de ce lieu respectable – il a provoqué une insurrection ! Et sous mes yeux, qui n'étaient plus déjà à l'époque tout à fait jeunes ni surpris, j'ai vu les meilleurs élèves s'insurger contre une proposition qui était en avance de quelques mois sur ce qui allait se produire en mai 68, la révolte dans les universités.

La procédure d'évaluation de la passe est en réalité excessivement simple. Il s'agissait de savoir si l'analysant avait effectivement traité ce qu'il en était de son rapport au réel – dont Jean-Paul Hiltenbrand vient de nous rappeler le caractère déterminant – s'il avait abordé son rapport au réel d'une manière qu'on pouvait considérer comme le qualifiant pour tenir la place du psychanalyste (et pas pour lui donner un savoir, ni une médaille, ni un pompon, ni une dignité ni quoi que ce soit !). J'ai eu le privilège d'être élu, vous vous rendez compte ! de participer au premier jury de la passe... où j'ai appris assurément beaucoup de choses, mais ce n'est pas notre sujet d'aujourd'hui.

En revanche, pour aborder cette question je me servirai de la remarque d'un ami excellent venu de province, concernant justement sa relation au transfert. Dans la mesure où un jour il m'avait vu « péter les plombs » (c'était son expression) à la tribune, ça l'avait beaucoup aidé, me disait-il, dans la résolution de son transfert puisqu'il avait compris que finalement j'étais fait des faiblesses communes, que j'étais parfaitement capable de réagir et de m'émouvoir comme le commun

d'entre nous dans un certain nombre de situations ou de problèmes. C'était dans sa bouche une remarque encore très gentille puisque ça voulait dire que, alors même que je semblais manquer à ce qui aurait été mes devoirs d'analyste, à mon impassibilité supposée, je lui rendais encore un service analytique – c'était vraiment très chic de sa part et je ne l'ai pas pris autrement !

Détachée d'une petite circonstance, cette remarque débouche sur une question plus fondamentale. C'est la question de ce que l'analysant fait de son rapport au réel à la fin de la cure, et c'est bien ce que Jean-Paul a voulu évoquer tout à l'heure. La pratique même de la cure implique au moins deux éléments.

- D'abord la primauté de l'amour, en tant qu'il est le trait caractéristique de l'instance qui est ici considérée. Amour qui est toujours vécu comme réciproque : « je l'aime parce qu'il m'aime », ou « c'est parce que je l'aime qu'il m'aime ». Alors que les structures de réciprocité, comme le souligne Lacan, ne sont pas ordinaires dans le champ psychique, en voilà une.
- La seconde déduction liée à la pratique classique de la cure, c'est que finalement l'amour peut suffire dans l'existence. Le sexe reste un accident, un supplément, une circonstance, une éventualité, mais l'amour prévaut puisque la règle d'abstinence, comme Freud l'a très justement établi, vaut pour la pratique.

De telle sorte que j'ai été amené à considérer qu'il s'en dégageait au moins deux conclusions. Finalement le réel je peux foncer dedans. Y'a de l'impossible ? Ah bon ! Qu'est-ce qui m'empêche ? Est-ce qu'il y a quelqu'un pour m'arrêter ? Au contraire, on m'invite à m'exprimer sans freins, sans limites. Et d'autre part, est-ce qu'il y a dans le réel quelqu'un qui en serait le gardien, qui dirait attention ! ici réel, stop ! Est-ce qu'il y en a un ?

Nous avons deux modes de traitement du réel. Cela rend compte de ce qui fait que la fin de la cure est terminable ou non. Deux modes : l'un est de se trouver affronter une limite, là c'est ici que ça s'arrête, au-delà c'est *impossible* (je n'ai pas dit interdit). L'autre, c'est « tu peux toujours aller plus loin, pousse, pousse, pousse, de toutes façons tu n'arriveras pas au bout ». C'est ce qu'il en est de la cure dite interminable.

Où avez-vous l'écriture par Lacan de ces deux modalités ? Elles sont tout simplement inscrites dans les discours. Vous avez deux façons, selon qu'on est du côté de S_1 ou du côté de S_2 , d'aborder ce qu'il en est du réel.

Si je suis du côté de S_2 , dans le champ de l'Autre, du fait que la chaîne littérale dans l'Autre est assimilable à celle des nombres réels, on va dire pour imaginer que je suis entre 0 et 1, je peux toujours avancer, m'approcher le plus possible du 1 sans jamais y parvenir. Il y a là un réel qui se prête à toutes les explorations, qui repousse au maximum ce qu'il en serait d'un impossible. J'ai toujours aimé voir les gosses, à l'âge de deux trois ans, foncer sur les adultes pour rentrer dedans ! On se demande quel est le plaisir que cela peut leur procurer. Mais voilà une façon de témoigner qu'on a affaire à un réel aussi bienveillant et accueillant que possible ! Et même à la limite on va supposer qu'il se réjouit qu'on puisse l'enfoncer, le pénétrer. On voit assez bien ce type de réel être régi par un *Un* maternel, en tous cas inspiré d'une philosophie, d'une approche de type maternel.

Et de l'autre côté, du côté de S_1 , vous avez un réel qui est marqué par une stricte limite qui va fonctionner comme interdit – et bien que dans le transfert il n'y ait rien ni personne pour dire « Hé, là ça va ! » puisque justement la figure paternelle est celle qui se trouve entièrement problématisée.

Il y a eu dans la discorde entre Freud et Jung cette question de l'inconscient collectif. Bien sûr, il n'y a pas d'inconscient collectif, mais il est certain que le Dieu chrétien, ce n'est pas le Dieu juif. Ça c'est sûr ! Le Dieu juif est celui de l'interdit radical et sans miséricorde, le pêcheur n'est pas bienvenu. Et nous savons que le Dieu chrétien est d'un tout autre type.

Tout ceci je le dis pour souligner que la résolution du transfert peut avoir des conséquences complètement différentes... ou bien ne pas être résolue du tout.

Il y a dans notre pratique une façon de faire qui va rendre pourrie la vie sociale entre psychanalystes. Pourrie ! Toutes les malfaçons de la vie sociale ordinaire y sont exemplaires : les coups bas, les ambitions, les compromissions, les concussions, les hypocrisies, les « ôte-toi de là que je m'y mette », les malhonnêtetés intellectuelles sans aucune retenue (quand on est jeune ça fait encore un peu impression, je suppose qu'on met davantage un frein dans la vie sociale ordinaire). Ce qui dans le transfert pouvait donner l'idée d'un impossible en carton-pâte, sans gardien, sans limite, tenait là son expression immédiate, sa revanche. Celui qui, névrosé, avait eu l'obligation de refouler ses pulsions à cause de la loi paternelle, avait pu vérifier dans la cure que le réel... mais c'est de la rigolade ! Il pouvait enfin vis-à-vis d'autrui se comporter de la manière qui lui faisait plaisir, et basta ! Nous assistions dans la vie sociale des analystes à la production de la prétendue résolution du transfert. Car la vérification que l'Autre est déshabité avait là des conséquences de revanche, si bien que j'ai pu assister à

des scènes où Lacan était confronté à ses meilleurs élèves et où je vous assure, vous auriez été extrêmement heurté, choqué, et blessé. Vous vous seriez dit : Mais enfin, dans quel monde est-ce que je suis ? De quoi est-il question ?

J'ai beaucoup essayé de savoir auprès de mes collègues si sa façon de traiter avec moi le transfert avait été une manière qui m'était réservée – après tout, chaque patient a droit à sa petite fleur privée – ou si c'était un bouquet collectif. Jamais je n'ai réussi à l'obtenir de mes collègues. Parce que Lacan – Françoise l'a connu, Christiane l'a fréquenté, d'autres ici aussi – il n'était pas « mort » dans son fauteuil, il était très vivant et même d'une proximité qui paraissait souvent audacieuse, à la limite. « Mais qu'est-ce qu'il me veut ? Après tout, quelles sont ses mœurs, on ne sait jamais ! » Sur le divan, il vous soufflait dans le cou, ouhhh ! vous aviez son haleine, qui n'était pas pestiférée, pas du tout, mais enfin vous l'aviez dans le cou, ahhh ! Ou bien vous aviez le privilège d'entendre le halètement de l'autre, ou bien vous aviez quelque chose qui venait de quelqu'un d'averti, d'informé sur ce qu'il en est de notre relation au transfert.

Je vais conclure sur trois points qui ont marqué nos interventions et qui concernent le grand problème de la résolution du transfert.

La traversée du fantasme. Si Lacan se sert du terme de traversée, ce n'est pas par hasard. Une traversée suppose qu'il n'y a pas de franchissement de frontière. On va d'un bord à l'autre, mais il n'y a pas de frontière à franchir. Dans mon rapport à l'objet perdu il n'y a pas de limite, pas de frontière. Pour l'illustrer j'évoquerai ce qu'il en serait du *cross-cap*. Ce qui est fondamental dans la vie psychique et qui va différencier névrose et psychose, c'est de savoir si l'auto-traversée de cette fameuse bande, qui au départ est bilatérale, se fait ou pas. Et la ligne qui permet cette auto-traversée, c'est la ligne phallique. Qu'est-ce que ça veut dire le phallus ? Cela veut dire assurément que le phallus est l'instance Une. C'est l'instance qui fait que ce qui est perdu, ce que vous sacrifiez apparemment va être le support de la jouissance sexuelle.

Permettez-moi cette brève remarque anthropologique. Ça n'a pas toujours été comme ça. Il y avait dans l'Antiquité des sacrifices permanents, lourds, graves. Dans une cité qui avait inventé la philosophie, le calcul, la physique, la démocratie, l'astronomie, on prenait les douze plus beaux jeunes gens et on les envoyait périr à Delphes. Ils n'étaient pas destinés à servir à la jouissance, ils étaient destinés à payer le tribut de ce que l'on supposait que les dieux nous accordaient comme jouissance. Il fallait qu'ils aient leur part, les dieux, qu'ils en aient un morceau, de cette jouissance qu'ils étaient supposés nous assurer.

C'est avec la religion bien sûr qu'apparaît l'instance phallique, et c'est avec la laïcité d'état qu'elle va disparaître. Bon, nous n'en sommes pas là.

Donc la traversée implique que l'accès – sur l'autre face, mais qui est en même temps la même, l'unique, celle à quoi j'ai accès sans frontière, sans limite – se fait à l'objet sacrifié. Je peux donc rencontrer l'objet de mon fantasme sans avoir de frontière de limite à franchir. Ce qui lève d'une manière essentielle l'interdit, puisque le lieu d'où s'exerce mon désir est lui-même dans le réel. La fente d'où s'exerce mon désir n'est pas séparable de celle qui se trouve constitutive de l'objet de mon désir.

J'en viens à ma seconde remarque. *Ne pas renoncer à son désir*, ce serait là l'éthique de la psychanalyse et c'est ce que nous allons discuter cet été à l'occasion d'un colloque dont le bureau de l'Association essaie de faire que ce soit un petit événement, que ce soient des analystes venus d'horizons divers, essentiellement lacaniens mais peut-être pas seulement, qui viennent confronter ce qu'il en est de leurs positions éthiques, de leurs positions à l'égard du sacrifice, de l'interdit, et de cette jouissance dont il y a lieu de savoir si elle vaut pour nous d'être éternellement en souffrance ou bien si après tout nous y avons un accès.

Ne pas renoncer à son désir, voilà une formulation qui scandalise et qui fait hésiter. Ça veut dire quoi ? D'abord le premier désir est incestueux, alors... est-ce une politique d'encouragement à l'inceste ? Et si j'ai des désirs éminemment pervers ? Des désirs homicides ? Est-ce que c'est ce que ça veut dire, ne pas renoncer à son désir ? Si c'est le cas, la vie sociale des psychanalystes, qui a pu me surprendre, serait parfaitement ordinaire.

D'autre part, ne pas renoncer à son désir, c'est ce qui caractérise un fragment limité de notre espèce, le héros. Depuis la mythologie, le héros, lui, son désir, il va jusqu'au bout, il ne s'arrête pas en cours de chemin ! C'est le héros, avec toutes les conséquences tragiques qui en résultent, aussi bien pour son entourage que pour lui-même. Pour ceux qui ont un petit peu approché Lacan, Lacan était quelqu'un qui ne renonçait pas à son désir. Il y a des foutitutes d'anecdotes qui courent à ce sujet et qui peuvent concerner aussi bien l'ouverture d'une église fermée à Venise qu'il arrive à faire ouvrir parce qu'il y a là un Titien qu'il tient absolument à voir, et ainsi de suite à toutes les étapes. Je passe sur les étapes privées qui ne vous regardent pas. Ça l'a amené à vivre dans la tragédie, c'est sûr, et pourquoi ne pas le dire, tragédie pour son entourage, y compris psychanalytique. Et dans ce qui est devenu l'École freudienne, il y a eu quelque chose d'un scénario tragique, comme si c'était écrit. À partir du moment où les

prémises étaient posées, ça ne pouvait que se passer comme ça : Il verrait lui-même son œuvre usurpée, détournée par ceux-là même qui étaient supposés devoir garantir le caractère sensationnel (et qui est resté absolument sensationnel) de ce qu'il a apporté. Comme le héros tragique sera lui-même abusé, trompé, il le savait, il l'a su jusqu'au bout, par ce que les prémisses avaient ainsi marqué comme inscription préliminaire.

Ce qu'il faut dire c'est : *ne renonce pas à l'objet de ton désir*. Ce qui évidemment va contre le mythe œdipien. Ne renonce pas à l'objet de ton désir, parce que le mythe œdipien est fait justement pour te protéger contre la possibilité d'avoir accès à ceci : ce qui organise ton désir fondamentalement, c'est le *rien*. On en parle comme ça entre nous, le vide ? Le vide, c'est l'objet le plus compact qui soit. Le trou, c'est un objet compact puisque ce n'est pas divisible, c'est aussi bien l'objet le plus dense. On plaisante avec ça, mais il faut croire que ça ne fait pas tellement rire parce que c'est vraiment la vérification que chacun, contrairement aux alibis qu'il se donne avec tous les ordres qu'il a reçus, est seul et responsable – il est responsable de ce qu'il fabrique. Il s'est raconté des histoires, des contes pour enfants, et sans doute que l'Œdipe en est un.

Dans la mesure où c'est le langage qui fait la perte de l'objet, je n'ai pas besoin de perdre quelque chose pour que ce soit *déjà perdu*, avant même que j'y entre. La perte est déjà là, c'est elle qui m'a agencé. Mais ça, je ne veux pas le savoir, je préfère penser que j'ai perdu ma maman. Ma maman ! j'ai perdu ma maman, c'est triste...

Si je le présente comme ça, c'est peut-être pour souligner que nous manipulons des formules explosives. Cela mériterait que nous nous y frottions un petit peu plus, peut-être cet été. Il n'est pas impossible que nous arrivions à de meilleures conclusions, parce que la surprise c'est que des psychanalystes, il y en a, il y en a qui sont allés jusqu'au bout. J'ai eu la surprise parfois d'en rencontrer, que ce soit dans notre groupe ou ailleurs. Lorsque j'entends quelqu'un comme Pierre Bruno que vous avez pu apprécier hier – il n'a pas pu être là aujourd'hui parce qu'il avait un engagement mais il aurait aimé être là avec nous. Vous avez entendu la place d'où il parle, d'où il procède à ses évaluations, c'est une place privilégiée, ce n'est pas la place de son fantasme. Il peut dire des choses discutables, comme tout le monde, comme moi sans doute. Mais en tous cas la place d'où il parle, c'est à ça qu'on reconnaît l'analyste. À mon grand soulagement – je n'en ai jamais parlé avec lui, je n'ai jamais lu le moindre de ses textes – j'entends quelqu'un avec qui je suis d'emblée avec les mêmes problèmes, les mêmes interrogations, les mêmes

soucis, en qui je peux reconnaître un ouvrier à la tâche comme moi. Et même j'ai rencontré quelqu'un que je n'avais pas vu depuis quarante ans, qui s'appelle Jean Allouch, je l'ai rencontré à Dublin il y a une année. Allouch a écrit sur l'éthification de la psychanalyse des choses scandaleuses, irrecevables, impossibles – ceux qui ont envie de jeter un coup d'œil sur son bouquin, en particulier les Brésiliens pourront juger. Mais néanmoins en l'écoutant, je n'ai pas pu ne pas me dire que c'est quelqu'un qui a une certaine place, et que ce qui se cogitait c'était pas mal du tout.

Est-ce que c'est au titre de Un, chacun d'entre nous, que nous pouvions nous identifier ? Pas du tout, on n'était pas des *uns*, si j'ose ainsi m'exprimer, on n'était ni des *uns* ni des *deux*, il n'y avait pas de hiérarchie. On n'était pas non plus des objets. Qu'est-ce que nous étions ? peut-être des « hystériques parfaits » comme disait l'autre – je ne vais pas développer là ce que serait la perfection de l'hystérie...

Une dernière remarque : Est-ce que la fin de l'analyse est la même pour un homme et pour une femme ? Ce n'est pas une question idiote. Eh bien non, ce n'est pas du tout la même. Le réel ne peut pas être le même, le réel n'est pas le même selon que vous êtes du côté du S_1 ou du côté de l'Autre. Du même coup, ce n'est pas la même logique. Pas de *oui* et de *non* du côté de l'Autre, pas de contradiction. Ceci pour donner un petit soupçon de misogynie (qui chez moi n'existe absolument pas, mais pour le laisser croire) : une femme se fout du *oui* et du *non*, elle n'en a rien à foutre ! Elle peut mêler l'affirmation et la négation en une seule formule, qu'est-ce qu'il y a de gênant là-dedans ? « — Puisque je le dis, c'est bon, c'est tout ! — Mais comment ! tu débloques, tu ne sais pas ce que c'est que la raison - Chacun a sa raison, semble-t-il — Mais tu es dans l'excès tout le temps ! - Ah bon ! pourquoi ? Peut-être mais toi tu es tellement timoré, vraiment tout te fait peur ! ». S'il n'y a pas de rapport, c'est évidemment que la femme n'est pas Une. Elle n'est pas Une, et toute l'exigence de sa vie c'est d'être Une, au moins pour Un, d'être sa Une, en première page, je voulais dire le premier page bien sûr !

Donc ça ne peut pas être la même fin.

Je conclus enfin sur un point fondamental. Ce truc extraordinaire de l'enseignement de Lacan, c'est que nous sommes tous, nous les parlêtres, chacun d'entre nous, chacune d'entre nous, des malades, malades de vouloir être Un. Ce désir d'être reconnu, que Hegel pointe formidablement comme étant le désir premier de l'homme. Qu'est-ce que ça veut dire désir d'être reconnu ? Cela veut dire désir d'être compté pour Un, tellement nous n'en sommes pas sûrs quand

nous parlons, tellement la parole que j'émetts... Est-ce que la mienne s'autorise d'un Un, le Un de Lacan ? Peut-être qu'il y a des choses que je raconte qui lui feraient hausser les épaules, qu'est-ce que j'en sais ? En tous cas, nous sommes des malades de vouloir être Un, c'est-à-dire de nous organiser un impossible, celui d'une soustraction de jouissance, qui fait qu'à partir de là, il n'y a plus de rapport sexuel, puisque ce que je dois préserver pour que le sexe soit possible, c'est la castration.

Je vous le demande pour la dernière fois : en une phrase, qu'est-ce que c'est que la castration ? On en parle tout le temps, c'est quoi ? Je voudrais qu'on m'explique. Moi je ne sais pas – ou plutôt je sais, mais vous, vous ne savez pas. Je vais tout vous dire. C'est que *si je ne respecte pas la dimension du réel, la dimension de l'impossible, s'étouffe la possibilité du désir*. Plus rien à désirer, plus de sens sexuel, plus de libido, et du même coup plus de sexe ! C'est ça, la castration. Et lorsque Lacan dit *n'hésite pas sur ton désir*, c'est qu'en allant jusqu'au bout de mon désir je vais rencontrer cette limite. Tu croyais abolir le réel, tu ne fais que le découvrir, et la limite de ta jouissance.

Lacan affirmait que toute analyse est didactique. Vous vous rendez compte ! Quand je suis arrivé, c'était en 57, c'était hier, il fallait voir un didacticien pour savoir si vous inscriviez votre analyse comme didactique ou pas. Vous deviez au départ dire si vous pensiez être analyste ou pas. Moi je ne savais pas du tout si je voulais être analyste, je ne savais même pas ce que c'était qu'être analyste, j'avais une formation médicale, point-barre. Est-ce que vous voulez être analyste ? Est-ce que vous voulez faire une analyse didactique ? J'ai donc été obligé de faire des visites auprès d'autres analystes que Lacan pour leur demander si je leur paraissais acceptable au titre de futur analyste, il fallait qu'ils m'évaluent. C'est Lacan qui a dit que tout ça c'était des conneries.

Qu'est-ce que ça veut dire que toute analyse est didactique ?

À mon sens, c'est que la place d'où à la fin d'une analyse s'exerce la parole, la place de cette parole que moi j'entends tellement différente, tellement originale, (et pas seulement chez Pierre Bruno, cette place, contrairement à la place du sujet du fantasme - ouais, « destitution subjective », on se balance des termes qui sont supposés faire peur, alors que le sujet du fantasme c'est quand même un beau connard ! – la place d'où s'exerce désormais la parole du sujet ne vient plus ouvrir dans le champ de l'Autre une faille singulière, celle de mon « moi-tout-seul » qui en général se conçoit en opposition à celle qui est ouverte dans le réel par

l'instance paternelle ou phallique : la parole du sujet, c'est une parole de rebelle, c'est ça la parole hystérique : « et Moi ! ».

Mais ça ne veut pas dire que le fait que ma parole dorénavant vienne se loger au lieu même qui est le réel, où se tenait l'instance phallique, l'instance paternelle, va faire de moi un béni-oui-oui, puisque je reconnais en même temps que cette place est vide. Et il n'y a pas besoin d'ouvrir cette espèce de pseudo bi-théisme, celui de ma parole et de mon moi que je cherche à faire reconnaître. Ma place en tant que sujet est dans ce réel, que j'ai vécu comme habité par le support de mon transfert, par l'instance paternelle, par l'instance phallique, et où j'ai pu vérifier que... pffft ! Voilà, c'est comme ça, j'ai donc à me débrouiller désormais avec ma parole et à en être responsable. Et si c'est là la fin d'une analyse, évidemment elle est didactique. Elle me met en position désormais d'entendre et de parler d'une façon qui est un petit peu différente.

Merci pour votre attention !

C. Landman — Merci beaucoup Charles Melman. Ce que vous nous avez amené est considérable. Qui veut réagir tout de suite ?

É. Oldenhove — Ce que je vais vous dire, je m'excuse, c'est au ras des pâquerettes, mais je vais quand même essayer de dire un petit quelque chose. Il se fait que tout à l'heure je me suis souvenu du début des *Fourberies de Scapin* : « Qu'allait-il donc faire dans cette galère ? », et ce n'est pas pour rien que ça m'est revenu. La galère, c'est ce dans quoi je suis aujourd'hui, je l'ai dit à M. Melman, mais c'est aussi ce dans quoi vous êtes et ce dans quoi on est toujours...

Je vais repartir de ce qui m'est arrivé aujourd'hui puisque ce matin M. Melman m'a fait transmettre sa demande que je sois présent à cette table ronde, et cette demande m'a immédiatement plongé dans l'angoisse. Immédiatement ! C'est le premier temps. Deuxième temps, un temps pour essayer de s'extraire un minimum de cette angoisse, avec par exemple une défense paranoïaque qui est de dire : mais pourquoi M. Melman vient me piéger comme ça à me demander d'assister à une table ronde avec des peintures comme lui, Françoise Gorog ? C'est pas du tout ma place. Et du coup je deviens suspicieux : qu'est-ce qu'il me veut ? Est-ce qu'il veut ma perte ? Est-ce qu'il veut me récupérer ? Bon voilà !

Ça permet peut-être de reposer de façon très simple une question. J'ai été très sensible à ce que disait hier notre collègue Pierre Bruno. Une des façons de poser la question de la fin de l'analyse, c'est se passer du père, mais il me semble qu'il a insisté sur cette question : est-ce que le père peut se passer de moi ? Ça me paraît

une très bonne façon de se poser la question, je ne veux plus savoir ce que mon analyste attendrait de moi. C'est quand même quelque chose d'important.

Seconde chose que je voulais amener, évidemment vous le savez tous, je suis rebelle, et... qu'est-ce qu'il faut dire, M. Melman ? Je suis grandement hystérique certainement, comme certains rebelles dans notre association, et Charles Melman a veillé à ce que les dits rebelles parlent dans ces Journées. C'est quand même quelque chose d'extrêmement important.

Je voulais parler de la question de l'exception. Certains parmi vous en ont parlé. Il me semble aussi que la fin d'une analyse ça se marque par un autre rapport à l'exception. L'exception ça a quelque chose de plutôt insupportable. J'étais dans le confort dans cette salle, comme vous, à prendre des notes, à écouter, et puis j'ai été plongé par la grâce de Charles Melman dans un grand inconfort mais un grand inconfort qu'il faut assumer. Il me semble qu'il y a deux façons de se débarrasser de l'exception, d'une part l'anonymat, c'est extrêmement commun : l'autre façon c'est de la faire porter par quelqu'un d'autre, par son analyste, par un *leader*, c'est le truc le plus classique. Il me semble avoir entendu ce matin Christian Fierens nous rendre sensibles au fait qu'il n'y a pas d'exception. Vous voyez bien du côté droit du tableau de la sexualité, pas d'exception, parce que d'une certaine façon, chacun est exception. Cette disparition de l'exception rejoint me semble-t-il le « une par une » dont parle Lacan.

Voilà ! J'ai encore quelques petites choses à dire, mais je vous cède la parole.

Ch. Melman — Je ne regrette pas, je suis récompensé par ce que vous dites pour la raison suivante, très simple. C'est que dans les suppositions que vous me prêtez il y en a une qui ne figure pas, c'est que j'ai besoin de comprendre. J'ai besoin de m'informer, de savoir ce qui se passe, parce qu'après tout il est possible que je me trompe. Et donc pouvoir vous entendre et que vous vouliez bien contribuer de cette manière a pour moi valeur informative très importante. C'est un point.

Et peut-être dans le souci de vous rendre quelque chose, je vous dirai ce que c'est qu'une exception. C'est un statut logique, on s'en doute, ne serait-ce que par les écritures de Lacan. L'exception, c'est ce qui ne se trouverait ni du côté du champ de la réalité, un parmi les autres, ni du côté de l'Autre, en tant que simple élément parmi tous ceux qui sont là dans la chaîne. Mais qu'est-ce qui fait qu'il pourrait y en avoir Un qui se distingue, qui ne soit pas comme les autres, qui soit spécifique ? En général, et c'est sans doute ce qui rend compte, des références que Lacan fait à l'art dans *L'Éthique de la psychanalyse*, l'objet artistique, dans un champ banalement uniforme, se trouve par sa beauté-même hors sexualité. Rien de plus intimidant à l'égard de la sexualité que la beauté, pourquoi pas même dire de plus castrateur à l'endroit du sexe. C'est ce devant quoi on dépose les armes.

Donc l'exception a un statut. Et ce serait amusant un jour, peut-être cet été, de filer le thème, de savoir quels sont les rapports du psychanalyste avec l'exception. Est-ce que l'exception viendrait non pas soutenir son statut mais être une espèce de niche prête à accueillir et à valider son statut ? Puisque ce n'est pas non plus l'objet du fantasme.

Donc si vous le voulez bien, et quelle que soit la manière dont vous le prendrez, cher Étienne, merci pour ce que cela personnellement peut m'apporter.

A. Joos — Je dirais que la question qu'on m'a adressée ce matin d'être ici – j'ai été prise tout aussi à l'improviste qu'Étienne par cette question – aurait pu me conduire à ma pente habituelle : pourquoi moi ? J'ai rien à dire...

C'est peut-être ça. Pour une femme il y a peut-être à soutenir quelque chose de son dire tout en ne sachant, en ne tentant de le dire de son lieu à elle.

Je vais vous amener une petite vignette de la semaine dernière. Une dame que je rencontre, qui s'assoit devant moi et qui me dit : « je viens pour faire mère célibataire ». Là heureusement que j'étais assise parce que je me demandais ce qu'elle me disait, et je lui dis : « Mais encore ? » Ne pas céder, ne pas renoncer au désir ce serait peut-être là que m'a conduit l'analyse, il y aurait à en passer par le fait que ça puisse se parler, cette affaire. Et donc au bout d'un certain nombre d'entretiens elle me dit dernièrement : « Je devais vous voir une fois et je suis toujours là. » C'est quelque chose à quoi nous engage l'analyse, on se met à parler et on ne sait pas où ça nous conduit.

C'est une première chose que je voulais dire à propos de ces Journées et peut-être de la fin de l'analyse, assumer cette question-là. Et puis je voulais parler de l'invention, dont ont parlé Christian Fierens et d'autres personnes ce matin. Je ne voulais pas parler de ce qui nous détermine, parce que nous sommes déterminés par plein de choses, c'est bien de cela qu'on vient se plaindre en analyse, c'est de tous ces points de détermination. Ce qui est beaucoup plus compliqué c'est de faire avec les points d'indétermination. Mais ce n'est qu'à partir de ces points-là que de l'invention, me semble-t-il, est possible. Mais nous sommes peu friands de cette liberté-là. Les points d'indétermination, ça nous fait quand même un peu peur, on va se retrouver quelque peu au bord du vide sans savoir ce qu'on va dire. L'important, c'est non pas de faire avec ce qui nous détermine – et l'inconscient nous détermine très largement parmi toutes les autres détermination, sociales, biologiques, linguistiques, historiques, géographiques... – mais c'est de pouvoir faire avec ces points d'indétermination aussi.

C. Landman — Merci, Anne.

F. Gorog — Je suis désolée mais c'est un tel changement de sujet que je n'ai pas grand-chose à dire. Ça me va très bien, mais je n'étais pas tout à fait prévenue. J'étais prise dans une espèce de fin d'analyse d'une personne « trans », queer, donc je suis un peu éloignée et ce n'est pas très facile de passer d'un sujet à l'autre. Qu'est-ce que je peux dire ? Je voudrais savoir si j'ai bien compris si quand vous définissez la castration c'est : le mot fait la chose et le mot fêle la chose. Est-ce qu'on pourrait un petit peu le dire comme ça ou pas ? Le mot fait la chose mais il la fêle. Ça doit être dans l'Etourdit, je crois.

Ch. Melman — Lacan nous dit que le mot fait *l'achose* – avec une apostrophe.

F. Gorog — Oui mais il la fêle aussi, il faut une fêlure, que la chose n'en reste pas telle quelle.

Ch. Melman — La coupure n'est pas tant avec la chose qu'avec le réel. La coupure fait la chose, elle est le support de la chose. Le mot certes ne désigne pas la chose, mais lorsque Lacan dit que Saussure inaugure la linguistique en introduisant la barre entre le signifiant et le signifié, c'est tout à fait juste. Enfin, on ne peut qu'y souscrire... sauf que cette barre débouche sur ce qui fait le signifié, c'est-à-dire le réel, et que ce réel a sens sexuel aux conditions que nous savons, celles de l'intervention, quasiment topologique, phallique.

[...]

Je pense qu'il conviendrait, Françoise, à l'occasion de tel ou tel cas clinique, de se poser la question que se posait, Lacan : pour ce cas-là, qu'est-ce qui fonctionne pour lui comme objet *petit a*, et qui commande toute son existence ? Certes, il se réfère à ses ancêtres, papa, maman, le frère, la sœur, etc. Mais en réalité ce qui commande son existence de sujet, ce qui commande son désir, c'est son objet *petit a*, ce que nous appelons rapidement objet *a*. Or cet objet petit *a* est éminemment variable selon chaque cas.

Prenons un exemple tellement fréquent et banal : une mère prend une option telle que c'est son fils aîné qui représente le mâle dans la famille, cas de figure qui n'a rien d'exceptionnel en particulier dans certaines zones culturelles mais aussi bien chez nous. Elle prend son fils, l'aîné le plus souvent, comme représentant du mâle dans la famille, c'est-à-dire celui qui fait la loi.

Elle le choisit. C'est pas Esaü, c'est Jacob. C'est biblique... Et remarquez, ça m'amuse à chaque fois, personne ne proteste sur ce qu'a fait la maman. Pourtant Abraham, Isaac, ils pourraient le dire quand même, ce Jacob c'est un imposteur ! Et puis on se réjouit qu'il ait trompé le vieux papa à moitié aveugle, tout ça. Mais ça ne gêne personne. Mais les frères suivants (les sœurs je n'en parle même pas parce qu'elles n'existent plus, dans ce contexte), comment peuvent-ils accéder à

la virilité ? À partir de ce moment-là, le sexe devient pour eux l'objet d'un préjudice. Ils n'ont pas la présentation irréductible d'un accès à une identification sexuelle reconnue, accomplie, affirmée, mais toujours le sentiment que leur identification est en péril, n'est pas validée. À la génération suivante, l'enfant du frère, ça peut donner un enfant psychotique parce que ce père là non seulement n'a rien à transmettre, mais il est en rivalité phallique avec son propre fils.

F. Gorog — Si je peux me permettre, l'aîné n'est pas celui qui fait jouir la mère, quand même, sinon on réduit le père à sa fonction de nomination.

Ch. Melman — Tout à fait !

Donc à cette question de Lacan : *pour ce cas-là, qu'est-ce qui fonctionne comme objet petit a et qui commande toute son existence, quel est l'objet qui lui manque, quel est l'objet de son fantasme, l'objet qui est cause de son désir ?* vous voyez, le fait qu'on ne puisse pas répondre immédiatement justifie qu'on s'interroge. Dans ce qui est notre propre maniement du fantasme, $\$ \diamond a$, prenons la mesure combien à chaque fois cet objet n'est pas aussi évident et saisissable que nous pourrions l'espérer. Et puis, quelle technique analytique suivre pour essayer de faire que ça bouge ?

Encore un mot à ce sujet. Lorsque Lacan parle de père-version, qu'est-ce qu'il veut dire ? La père-version ?

Cela nous oblige à préciser nos propres idées sur ce qu'est une perversion. Qu'est-ce que nous appelons perversion ? Aujourd'hui on n'entend plus parler partout que de perversions narcissiques. Il paraît qu'il y a maintenant deux catégories, les « bipolaires » et les « pervers narcissiques » ! Bon. Et qu'est-ce que c'est que la perversion ? Cliniquement, structurellement, c'est quoi ? C'est organisé de quelle manière ?

Puisque vous ne me répondez pas tout de suite je risquerai une proposition : La perversion, c'est avoir la clé de ce qui est justement l'objet de votre fantasme pour pouvoir vous mener, puisque c'est cet objet qui mène, c'est lui le noumène (“nous” c'est l'esprit). Si j'ai la clé de l'objet qui vous mène, je vous tiens. Si ce qui nous mène c'est le phallus, ce qui est le cas dans l'exemple que je viens de donner, la père-version, c'est vrai que c'est bien comme ça que la religion nous mène. On ne dit peut-être pas assez que la religion est ce qui sacralise le sexe. C'est ce qui fait de l'activité sexuelle une manifestation, qui d'ailleurs relève d'un sacrement. La père-version, nous savons que Lacan ne se sert jamais de cette façon de procéder comme ça, c'est la façon dont nous sommes menés par ça.

Le truc fondamental qu'il apporte et qui fait que pour ma part je n'arrive pas à comprendre que l'on n'en saisisse pas l'importance, c'est que tant que nous serons

des père-vers... Ce qui est notre vie sociale, ce qui est en train de se mettre en place et qui va nous mener à la catastrophe, la levée des nationalismes, qu'est-ce que c'est d'autre ? Avec ça je vous mène ! Regardez comment les masses sont menées avec ça. Par quoi d'autre ? Cela veut dire tout simplement que ceux qui ne relèvent pas du même père sont des ennemis, qu'ils ne relèvent pas de l'espèce humaine. C'est ça ce que ça veut dire, qu'il faut relever du même père pour appartenir à l'espèce humaine que moi je représente en tant que je serais un enfant un produit de ce Père-là. Et Lacan est le seul à montrer de quelle manière ce Un dans l'Autre est un artifice, pas un produit de la culture, un artifice : c'est un produit de notre amour. J'ai peut-être regretté qu'on n'attire pas davantage l'attention dessus. C'est une façon de bien comprendre que le zéro dans l'Autre, le zéro, le réel, le zéro nous pouvons toujours le compter comme Un, c'est ce qui fait le Un et c'est ce qui fait la suite des nombres. Bizarrement la psychanalyse, c'est nous ramener aux origines... c'est-à-dire au zéro ! Alors forcément, ce n'est pas bien reçu, c'est pas amical.

Et puis, pour revenir à quelque chose que j'ai déjà évoqué et qui explique mon attachement aux Belges. Ils le savent, je l'ai déjà dit. La première fois, ça s'est passé chez Lacan, il y avait Schotte et Vergote, qui étaient venus lui demander d'envoyer quelqu'un chez eux pour évangéliser, pour apporter la bonne parole. Lacan m'a donc donné ce bâton de pèlerin. D'accord, mais pourquoi moi, alors que mes origines belges sont tout à fait incertaines ? En revanche il savait que j'avais vis-à-vis de la langue française le même rapport complexe que les Belges ont avec le français. Sans être Belge, j'avais néanmoins vis-à-vis de cette langue et vis-à-vis de l'idéal qu'inévitablement comme toute langue elle propose, le même rapport complexe. Donc il n'était pas impossible que dans ce cas-là ça puisse circuler plus facilement. Peut-être qu'au contraire cela a fait que ça a circulé difficilement, je n'en sais rien, mais en tous cas c'est comme ça que ça s'est originé. C'est pourquoi, les Belges le savent, il m'a semblé en ce qui me concerne que j'avais avec ce pays une certaine proximité. C'est en marge de ce que nous échangeons mais néanmoins, je n'ai pas du tout le même rapport avec l'Italie, que j'aime beaucoup par ailleurs. Je ne dirai pas que la Belgique c'est chez moi, non, mais en tous cas, il y a quelque chose...

C. Landman — Il est bien dommage que l'heure soit arrivée de nous séparer. J'espère que vous avez apprécié ces Journées. En tous cas elles sont encourageantes pour l'avenir et en particulier pour le Congrès international qui aura lieu à Dublin sur l'Éthique de la psychanalyse, au Trinity Collège, ce qui n'est pas rien.

Transcription de N. Delafond revue par J.L. Chassaing. Relecture J.P.Beaumont.